

Christian Seignobos

2012

**Note sur les tessons orphelins du
bassin du lac Tchad**

Publication électronique

© Réseau Méga-Tchad

<http://lah.soas.ac.uk/projects/megachad/divers.html>

Note sur les tessons orphelins du bassin du lac Tchad

Christian Seignobos, directeur de recherche émérite, IRD

Dans le circum tchadien, le matériel des sites archéologiques relève, pour l'essentiel, de collecte de tessons de poterie. C'est une évidence d'ailleurs avec les plus anciennes buttes sao, au sud du lac Tchad, où les accumulations anthropiques fines ayant fondu saison des pluies après saison des pluies, il ne reste que d'énormes amas de tessons.

Lors de pérégrination en brousse l'attention peut être sollicitée par la rencontre de poteries ou de bris de poteries dans des lieux inhabités et ne l'ayant manifestement jamais été. Comment sont-ils arrivés là et pour quels usages ? On pourrait d'emblée évacuer les poteries sacrificielles et celles déposées sur les tombes qui, même fort éloignées d'espaces habités, restent facilement identifiables.

Poteries et rituels

Les tombes et leurs lots de poteries peuvent être contiguës aux habitations, comme celles des femmes dressées à l'arrière de leur case dans la concession (*zina*) masa. Toutefois ce même *zina* sera abandonné à la mort de son propriétaire et reconstruit ailleurs. Chez les Musey voisins, les tombes ostentatoires des guerriers rappellent leurs exploits à travers toute une sémiologie de pieux plantés en bois de *Prosopis africana*. Elles incorporent aussi des poteries comptabilisant le nombre de leurs femmes. Ces tombes intégraient rapidement des végétations de recru, puis la brousse à la suite de la grande mobilité des villages musey.

Ailleurs ce sont des poteries contenant des offrandes, abandonnées, après l'inhumation, sur le cercle de pierres matérialisant les tombes mofu ou sur les manchons de pierres sèches des Kapsiki. Chez les Njegn, à Dazal, les Gude à Maboudji et Boukoula, les Jimi à Bourha Wamgo ou encore chez les Bana à Gamdougoum, certains tombeaux sont recouverts de poteries spécifiques. Dans ces sites sont inhumés soit des chefs de villages, soit des chefs forgerons. On retrouve disposées sur leurs tombes, à côté des sempiternels pots d'offrande, des poteries faïtières chargées de motifs anthropomorphes qui, sur le toit de leurs demeures, marquaient leurs statuts. Ici encore le balayage de l'espace par un habitat semi-dispersé a naturellement contribué à un éparpillement de ces poteries tombales.

Les « hauts lieux » comme le sommet de certains massifs-îles en avant des monts Mandara, Mouyang, Molkwo, Mékéri, Mawasl... livrent des poteries de styles mêlés, celles « sacrificielles » reprenant la facture d'une demi-courge évidée voisinent avec des poteries « utilitaires ». Il existe des gisements d'objets sacrificiels d'exception comme à Ousa, dans un encorbellement de collines à l'est de Goudour¹.

¹ C. Seignobos, 1988. « Le rayonnement de la chefferie théocratique de Gudur (Nord-Cameroun) », pp. 225-315 in *Du politique à l'économique. Etudes historiques dans le bassin du lac Tchad*. Ed. Sc. J. Boutrais. Orstom Edition Vol. III, 380 p.

Dans ce périmètre sacrificiel, on compte quelques dizaines de grandes poteries retournées, chacune censée recouvrir le sacrifice d'enfants perpétré par les ritualistes du chef de Goudour et offert aux criquets qui étaient censés prendre ici leur envol au cours de ces invasions acridiennes destructrices qui s'abattaient sur les montagnes (C. Seignobos 1988 : 244, 245).

Poteries et lieux refuges

Dans les monts Mandara septentrionaux, chez les Kirdi Mora et les Vamé-Brémé, on pouvait observer de nombreuses poteries citernes. Disposées en batterie à la base de plaques rocheuses plus ou moins pentues, leur but évident était de récupérer et de garder l'eau de pluies. Ces poteries à col largement ouvert rappellent celles pouvant servir au brassage de la bière de mil. A la fin de chaque saison sèche on manquait cruellement d'eau sur ces massifs. Immédiatement au contact des Mandara de la plaine, le recours à des séanes se révélait, sur ce piémont exposé, trop dangereux. Ces puits en entonnoir tapissés de pierres, du même type que ceux des montagnes, n'apparaissent en nombre que plus au sud, vers Molkwo où ils sont incorporés dans un système défensif à base d'*Acacia ataxacantha*. Ce redoutable épineux masquait souvent totalement le puisard à la façon d'un dais végétal. Certains exemples sont parfaitement conservés, avec leur protection végétale, sur les piémonts de Mékéri et, plus au sud, chez les Giziga. Les tessons que l'on foule ici sont issus des chutes de canaris lors des innombrables navettes des femmes entre le puits et leurs cuisines.

Dans ces mêmes massifs de bordure oudémé et vamé-brémé, nous avons provoqué (1984) une réduction de fer et, grâce à l'équipe de fondeurs-forgerons du cru, nous avons pu avoir accès à des réserves de minerai de fer. Cette limonite pulvérulente, mélange de maghémite, hématite et magnétite était recueillie par les femmes à la fin de la saison des pluies, dans des dépôts triés par l'écoulement des eaux des mayo au sortir des montagnes. Elles la stockaient dans des jarres, les mêmes que celles servant à transporter de l'eau et les dissimulaient dans des abris sous roche. Au vu du nombre de caches, ce procédé de conservation semble avoir été communément adopté. Ces réserves permettaient de réguler, d'une année sur l'autre, les aléas de la production de minerai, les années pluvieuses se révélant favorables à la limonite issue de la désagrégation en place des granites. La réduction de minerai présentait pour les montagnards une activité majeure pendant la saison sèche. Ils fournissaient des barres et des galettes de fer aux forgerons mandara de Manawatchi et de Doulo (XIXe siècle).

En plaine, les massifs-îles mundang de Lara, de Gadas et de Boboyo (1997) dissimulaient dans leurs chaos de blocs des poteries de différentes tailles que les ressortissants actuels désignent comme des « cachettes ». Cela en était bel et bien et, c'est au cours du levé du terroir de Gadas qu'a été découverte fortuitement une poterie contenant des centaines de petites perles à dominantes rouge et blanche... trésor perdu d'une femme de Gadas plus d'un siècle auparavant...

Des poteries-réserves sur des lieux refuges se retrouvent naturellement un peu partout. Dans les plaines du Logone, les Masa et les Viri avaient élevé des fortins-refuges, les *ngulmuna*, mais aussi dans l'interfluve Chari-Logone où Nachtigal

(1880 : 390) les appelle « villages de guerre ». Un épais mur de terre du niveau de l'épaule à 2,5 m de hauteur, précédé d'un fossé, imparfaitement circulaire et d'un diamètre rarement supérieur à 150 m., constituait le *ngulmuna*, toujours construit dans un lieu densément boisé. On entretenait là d'énormes jarres à moitié enterrées pour des réserves d'eau. Lorsqu'une razzia venant des principautés peules à l'ouest ou du royaume du Baguirmi à l'est, provoquait une alerte générale, femmes et enfants se réfugiaient dans ces fortins.

Le même principe prévalait dans l'organisation du refuge fortifié du lamido de Rey, sur un replat de la montagne de Tcholliré. On comptait ici des rangées de dizaines de jarres pour l'eau et le stockage de grains, et ce pour prévenir toute attaque surprise de la cité de Tcholliré en contrebas, déjà corsetée par six murailles. Ce refuge est à l'abandon depuis les années 1950.

Poteries et activités du passé

Les usagers de la brousse ne se chargent généralement pas de poteries, mais ont recours à différents contenants légers à base de cucurbitacées dont certaines (*Lagenaria vulgaris*) sont même cultivées à cet effet. Elles fournissent aujourd'hui encore les gourdes (*jollooru*) des bergers et chasseurs.

On peut être intrigué par la présence de tessons de grosses poteries à certains endroits des berges du Chari et du Logone éloignées de toute bourgade. Ces vasques servant à confectionner l'huile de poissons par bouillissage des viscères de grosses espèces ou/et des *Dantex baremose* furent faciles à identifier. En revanche les épais tessons ou fonds de poterie trouvés dans les terres, au cœur de vastes zones de vertisols du Diamaré sont longtemps restés, pour nous, énigmatiques. Leur origine est devenue claire lors d'enquêtes concernant la chasse aux anoures. Pendant des siècles, les batraciens ont fourni une base alimentaire et une graisse essentielle pour les populations des zones amphibies du pourtour du lac Tchad, pour celles qui n'avaient pas directement accès aux fleuves. Les milliers de batraciens chassés, pour l'essentiel *Pyxicephalus edulis* et *Ptychadena spp.*, devaient être tués dans des vanneries ou des sacs sur lesquels on versait de l'eau chaude qui n'abimait pas leur chair. Les anoures pouvaient ensuite être séchées sur des *sekko* ou à même le sol. Il fallait donc chauffer de l'eau sur les lieux de la campagne de chasse, on réutilisait les mêmes poteries, laissées sur place, l'année suivante.

Dans les pays kwang, tobanga et gabri, dans l'interfluve Chari-Logone, on observe des objets de terre cuite qui font spontanément penser à de gros poids de filet qui maintiennent la ralingue du bas. Or, ces poteries, nous les avons rencontrées à Gonogo (deux) et au nord de Kimré (une) sur des terres exondées et non dans des zones d'épandage du Logone. De plus l'usure provoquée habituellement par la ralingue aux deux extrémités du fuseau de terre est absente. Il s'agit de fait de poids pour lester de courtes javelines de bois affûtées ou encore de gros roseaux « aiguisés à un bout comme nos plumes à écrire et alourdis à l'autre par une masse d'argile fuselée, G. Nachtigal, 1880 : 392, dans sa relation du « Voyage du Bornou au Baguirmi » pp. 353-416, *Le Tour du Monde*. Nous nous trouvons dans une zone dépourvue d'arc et ces javelines lestées suppléaient les couteaux de jet en fer, trop coûteux et réservés à des combats plus rapprochés.

Quant à la poterie tripode que l'on retrouve dans tous les sites des paléo cités au sud du lac Tchad, mais aussi bien à l'ouest du Bornou, le long de la rive droite du Chari, dans le Diamaré et, enfin, dans les monts Mandara, elle peut également apparaître comme ayant été « égarée » en brousse.

Cette poterie est encore fabriquée par des potières, femmes de forgerons, dans la partie centrale des monts Mandara, véritable conservatoire de tous les archaïsmes de la région : élevages relictuels, cultivars anciens, encadrement socio-politiques ailleurs disparus... Chez les Kapsiki, les hommes continuent d'y préparer leur propre nourriture carnée, dans la case entrée, hors des cuisines de femmes. Les trois pieds de terre cuite remplacent ainsi le foyer et l'on glisse entre eux tiges de mil et braises. Aurait-on pu, dans le passé, la transporter en brousse ? mais pour quelles préparations culinaires, ordinaire ? rituelle ? Aujourd'hui encore, la consommation de viande de chien, réservée aux hommes, se pratique toujours en dehors du périmètre d'habitation.

Ces poteries tripodes pouvaient également servir de reliquaires pour garder les pierres de pluie et maints ingrédients sacrificiels. On a pu les enterrer, bourrées de charmes, à distance des cités kotoko emmurillées, en direction du danger, afin de circonvenir et de dissuader l'agresseur. En 1990, à moins d'un kilomètre à l'est de la cité de Wulki, on pouvait butter sur une ligne de dizaines de petites poteries espacées chacune d'un mètre. Ces poteries, toutes retournées, émergeaient à peine de terre, dégagées par endroits par l'érosion. Une ligne protectrice de ces mêmes charmes existerait à l'ouest de cette même principauté. Ailleurs, comme sur les piémonts des monts Mandara, ces défenses occultes sont confiées à des lignes de géophytes à bulbes (*Crinum /Amaryllidaceae*).

Mais a-t-on pris garde à tous ces tessons de surface qui jonchent les champs et dont certains présenteraient des usures bien particulières ? Au XIXe siècle, dans la région de Maroua, les coûteux fers des outils aratoires étaient le monopole du chef de famille qui, le soir, une fois les travaux sur les champs achevés, les confisquait. Les esclaves de la maison pouvaient toutefois poursuivre leur travail sur leurs propres parcelles, mais à l'aide de houes-tessons. Dans le bassin du lac Tchad, ces « tessons orphelins » n'ont pas fini de piquer la curiosité des chercheurs.